JEAN RICHEPIN 1849–1926

Épilogue — Au Christ futur

Écoute, toi qui dois venir… ! Car, j’en suis sûr,
Tu viendras. C’est en vain qu’aux gouffres de l’azur
J’ai dardé les éclairs de ma torche livide
Dans les derniers recoins pour en montrer le vide ;
C’est en vain que, prenant mes frères par la main,
J’ai conduit leur esprit jusqu’au bout du chemin
Où la pente de la logique nous entraîne,
A la négation radicale et sereine ;
C’est en vain que partout, en tout temps, en tout lieu,
J’ai traqué le concept multiforme de Dieu
Sous ses dehors grossiers et ses aspects mystiques,
Que j’ai brisé d’abord les Idoles antiques,
Puis étouffé dans l’œuf les Dogmes rajeunis
Dont la couvée allait chanter au bord des nids ;
C’est en vain qu’à travers ses figures sans nombre
Anéantissant Dieu, tuant jusqu’à son ombre,
J’ai, pour faire avorter ses futurs avatars,
Du ventre du possible arraché leurs tétards ;
C’est en vain que j’ai vu lui, sa gloire et ses crimes,
Roulés dans le linceul solide de mes rimes
Comme un enseveli bien cousu dans ses draps ;
C’est en vain, c’est en vain ! Malgré tout, tu viendras.

Tu viendras, quand le dernier songe
De notre orgueil infatué,
Vomissant son dernier mensonge,
Sera décidément tué ;
Quand notre science enfin lasse
Dira qu'en vain l'on se prélasse
Dans l'espoir fugace et fallace
D'un progrès toujours incomplet ;
Quand la chercheuse race humaine
Faisant le tour de son domaine
N'y verra plus rien qui la mène
Au rêve où son cœur se complaît ;

Quand sur la route de la vie
Allant sans s'arrêter jamais,
Après chaque côte gravie
Découvrant de nouveaux sommets,
Les jarrets lourds, le front en nage,
Elle aura refait d'âge en âge
L'inutile pèlerinage
Sans que les tournants du chemin
Aient à sa marche endolorie
Jamais montré l'hôtellerie
Blanche sous sa treille fleurie,
Toujours promise pour demain ;

Quand de cet Océan sans bornes
Où son désir s'est embarqué
Elle saura que les flots mornes
Ne doivent point trouver de quai,
Mais que sur l'éternelle houle
Qui tantôt monte et tantôt croule
Il faut suivre le flux qui roule
De lui-même se reformant,
Sans que les nefs désemparées
Au gré des vents et des marées
Puissent jamais être amarrées
Dans un port tranquille et dormant !

Alors, sa pauvre âme assagie
N'ayant plus pour suprême objet
L'irréalisable magie
De l'âge d'or qu'il se forgeait,
Comme l'Homme, épris du mystère,
N'aura pas le courage austère
De se résigner à se taire
Devant ses rêves morts en fleurs,
Comme à l'espérance obstinée
D'une meilleure destinée
Toujours sa tête mutinée
Se redressera dans les pleurs,

Comme à son cœur rongé de bile
Il faudra l'aurore d'un ciel,
Ainsi qu'au nourrisson débile
Il faut un sein sucré de miel,
Comme, en voyant sa longue tâche
A jamais vaine et sans relâche,
Il redeviendra l'être lâche
Qu'il fut dans les siècles maudits,
Comme lui-même par avance,
Vieillard qui retombe en enfance,
Il se livrera sans défense
Aux prometteurs de Paradis,

Comme, les yeux voilés de larmes,
Les poings crispés dans ses cheveux,
C'est lui qui par ses cris d'alarmes
Te fera naître de ses vœux,
Sous sa chimère démolie
Retrouvant la route abolie
Qui mène à sa vieille folie,
Ouvrant ton cœur, ouvrant tes bras,
Sachant quels affamés nous sommes
De l'espoir que seul tu consommes,
Consolateur des derniers hommes,
O Christ à venir, tu viendras !

Eh bien ! écoute, toi que d'avance on adule,
Toi qu'on désire, toi le futur Benjamin
Des suprêmes amours de ma race crédule,

Toi qui n'auras qu'à faire un signe de la main
Pour voir comme un troupeau de brebis lamentables
Toute l'humanité marcher dans ton chemin,

Toi qui leur montreras les prés et les étables
Où repaître leur faim et reposer leur corps,
Toi de qui l'Évangile aux douceurs charitables

Sera tel qu'un orchestre où de savants accords
Sous le rire perlé des fifres et des flûtes
Étouffent les sanglots et le râle des cors,

Toi qui décréteras l'apaisement des luttes
Et qui feras s'unir tout un monde sauvé
En des processions déroulant leurs volutes

Pour chanter à ta mère un glorieux Ave
Et monter avec toi par des routes fleuries
A la conquête du Paradis retrouvé,

Toi qui ne connaîtras ni les ergoteries
Du Pharisien âpre à discuter tes droits,
Ni Pilate exposant ses louches théories,

Ni les gens du prétoire aux cerveaux trop étroits,
Ni la foule haineuse et sa stupide rage
Préférant Barrabas et réclamant ta croix,

Ni la désertion de ton lâche entourage,
A l'heure du danger les tiens te délaissant
Et Pierre reniant ton nom comme un outrage,

Toi qui ne connaîtras ni la sueur de sang,
Ni l'inutile appel poussé dans l'agonie
Vers le ciel vide et sourd et vers ton Père absent,

Toi dont tous aimeront la parole bénie,
Qui feras des heureux sans faire des ingrats,
Toi qui ne trouveras personne qui te nie,

Écoute, ô dernier-né des Dieux, toi qui viendras !

Le mot qu'on jette dans l'espace,
Une fois vivant, ne meurt plus.
C'est en vain que le Temps rapace
Le roule en ses flux et reflux.

Une fois sur ce mot lancée
Dans l'Océan illimité,
Insubmersible, la Pensée
Y vogue pour l'éternité.

La terre, les eaux, l'atmosphère,
Les planètes, le firmament,
Tout peut finir ; rien ne peut faire
Qu'elle n'aille éternellement.

Sur les voiles qu'il effiloque
Le vent peut user ses poumons ;
Le flot peut enliser la coque
Dans le sable et les goëmons ;

La tempête folle et barbare
Peut sous des écroulements d'eau
Casser les mâts, casser la barre,
Raser la nef comme un radeau ;

Mais, qu'elle flotte ou qu'elle échoue,
On n'éteindra plus désormais
Le fanal qui devant sa proue
A troué l'ombre pour jamais ;

Rien n'arrêtera dans sa fuite
Cette clarté qui resplendit ;
Car rien ne peut faire qu'ensuite
Ce qu'on a dit ne soit pas dit.

Eh bien ! écoute, ô Christ des prochains Évangiles !
Le blasphème, qui va de mes lèvres fragiles
Jaillir pour me survivre impérissablement,
Suffit à m'assurer de ton crucifiement.
Dans l'orgueil triomphal de ta gloire future,
Tu connaîtras par lui l'angoisse et la torture.
Qu'importe tout le genre humain mis sous ta loi ?
Un homme t'aura dit : « Je ne crois pas en toi. »

Et parmi l'hosannah de la foule exaltée
Tu n'entendras plus rien que cette voix d'athée.
Alors, désespéré, sans appel, sans merci,
O Christ, tu souffriras ta passion aussi.
Ces simples mots, dans leur refus blasphématoire,
Seront pour toi Pilate, et les gens du prétoire,
Et la corde liant tes poignets de ses nœuds,
Et la couronne ardente aux rayons épineux,
Et le sceptre moqueur, et la pourpre ironique,
Et les dés des soldats s'arrachant ta tunique,
Et Pierre reniant son maître, et l'abandon
Des tiens, et Laquédem te disant « Marche donc »,
Et l'ascension au Calvaire, longue et lente,
Et les cailloux aigus où ton pied s'ensanglante,
Et les crachats sur ton visage douloureux
Par des fous outrageant celui qui meurt pour eux,
Et la lance à ton flanc, et l'éponge à tes lèvres,
Et le doute final dans les suprêmes fièvres,
Et le râle exhalant vers le vide infini
Son lamentable Eli lamma Sabacthani !
Oui, oui, je te le dis, moi qui ne suis qu'un homme,
De quelque nom sacré que l'avenir te nomme,
Et quand même ce nom en cantiques fervents
Aurait pour le chanter l'orgue des quatre vents,
Oui, oui, je te le dis et je te le répète,
Comme un coup de sifflet s'entend dans la tempête
Et domine à lui seul les flots en hourvari,
Dans ton triomphe tu n'entendras que mon cri ;
Et, malgré le troupeau des blondes Madeleines
T'enveloppant de leurs cheveux, de leurs haleines,
Tu sentiras perler à ton front pâlissant
Les horribles rubis de la sueur de sang.
Oui, oui, tu souffriras tout ce qu'a souffert l'Autre !
Et c'est pourquoi dans mon blasphème je me vautre
Comme un lion s'étend sur sa proie et la mord.
Avant que tu sois né, te condamnant à mort,
Loin de la redouter j'appelle ta venue ;

Car je te vois déjà, les regards dans la nue,
Y cherchant vainement ton rêve en vain rêvé
Que mon blasphème aura par avance crevé ;
Car j'ai tout préparé pour que l'ancien supplice
Avec tous ses détails contre toi s'accomplisse ;
Car j'ai forgé les clous, emmanché le marteau,
En haut du bois infâme accroché l'écriteau ;
Car j'ai fourbi le fer de lance qui te navre ;
Car j'ai dressé la croix où pendra ton cadavre ;
Car c'est pour t'y clouer que je t'ouvre mes bras !

Et maintenant tu peux venir, toi qui viendras !